

Aurélie Lacassagne, *Perspectives créoles sur la culture et l'identité franco-ontariennes : essai sur une prise de parole*, Sudbury, Éditions Prise de parole, 2017, 202 p.

Sushma Dusowoth

Numéro 44-45, automne 2017, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1055912ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1055912ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dusowoth, S. (2017). Compte rendu de [Aurélie Lacassagne, *Perspectives créoles sur la culture et l'identité franco-ontariennes : essai sur une prise de parole*, Sudbury, Éditions Prise de parole, 2017, 202 p.] *Francophonies d'Amérique*, (44-45), 176–179. <https://doi.org/10.7202/1055912ar>

Aurélie Lacassagne, *Perspectives créoles sur la culture et l'identité franco-ontariennes: essai sur une prise de parole*, Sudbury, Éditions Prise de parole, 2017, 202 p.

Aurélie Lacassagne, qui est née en 1978 à Tours, en France, habite présentement dans le Nord de l'Ontario. Son parcours migratoire au Canada débute en 2001 lorsqu'elle dépose ses bagages à Sault-Sainte-Marie. Toutefois, après y avoir vécu pendant trois années, elle fait l'expérience d'un nouveau déplacement en 2004. Elle quitte alors Sault-Sainte-Marie pour s'établir à Sudbury, où elle est actuellement professeure agrégée à l'Université Laurentienne et enseigne les sciences politiques. Forte de toutes les expériences qu'elle a connues, elle porte un regard critique sur le devenir et l'avenir des Franco-Ontariens dans son ouvrage qui s'intitule *Perspectives créoles sur la culture et l'identité franco-ontariennes: essai sur une prise de parole*, paru en 2017 aux Éditions Prise de parole. Dans ce livre, l'auteure tente de cerner les éléments qui favorisent l'émergence d'une nouvelle identité franco-ontarienne. Ensuite, elle se fait porte-parole du mouvement de créolisation, symbole d'espoir pour la survie de la communauté francophone en Ontario.

Cet essai, qui se caractérise par une série de « disjonctions » (p. 14), que ce soit par le ton ou la forme fragmentaire, est divisé en trois parties majeures qui abordent de front le parcours personnel de l'auteure et ses rapports problématiques avec la langue française au Canada, l'influence des arts et de la culture sur la communauté et la mise en valeur d'ouvrages littéraires sudburois qui caractérisent cette identité francophone du Nouvel-Ontario. En s'appuyant sur les théories des « *cultural studies* » (p. 22) de Stuart Hall, qui ont la même portée dénonciatrice que les études postcoloniales, Lacassagne rappelle l'importance de la langue dans la construction de l'identité d'une communauté.

Dans la première partie intitulée « Prolégomènes (vraiment long) », Lacassagne se penche sur la construction identitaire, une problématique qui acquiert toute son importance, surtout dans le contexte des communautés en situation minoritaire car, selon elle, « les identités sont des processus de construction historique en permanente transformation » (p. 25) qui se développent par rapport à l'Autre. Ainsi, le bref survol historique qu'elle présente permet au lecteur de comprendre comment, lorsque déchus du rang de colonisateurs, les Franco-Ontariens se sont retrouvés en position de colonisés et ont été relégués au statut de

minorité par rapport à la majorité anglophone. Il est indéniable que la Confédération canadienne a eu des conséquences néfastes sur les Franco-Ontariens, et cela peut se voir dans le processus d'assimilation qui était censé résoudre le problème linguistique. Néanmoins, même en se soldant par un échec, cette démarche assimilatrice a contribué à amplifier le complexe d'infériorité des Franco-Canadiens, qui ne peuvent compter sur leurs « cousins du Québec » (p. 181). Tout comme le système fédéral, les Québécois utilisent les Franco-Canadiens « selon leurs besoins idéologiques » (p. 181). Il ne faut pas se leurrer, car même si la langue française est une langue majeure au Canada, « la langue française parlée en Ontario » (p. 30) se retrouve inmanquablement en position de minorité, surtout par sa créolisation¹ qui la renvoie au statut de « langue déterritorialisée » (p. 30). Cependant, Lacassagne met en relief le mouvement émancipatoire amorcé par les artistes et qui se caractérise par une revalorisation de l'identité « canadienne-française » (p. 11) en situation minoritaire. Selon elle, la littérature mineure qui émerge de cette position de marge permet une prise de parole collective qui pourrait contribuer à l'affranchissement de la communauté en quête de son identité. Par conséquent, l'auteure exhorte les Franco-Ontariens à ne pas s'attacher aux idéologies passéistes et à prôner une politique d'ouverture qui permettrait la réappropriation de la littérature franco-ontarienne par « des écrivains originaires d'autres continents » (p. 38), tenant compte du fait que le nombre « d'immigrants francophones en Ontario » (p. 39) ne cesse de croître.

En abordant la deuxième partie, Lacassagne met l'accent sur la nature composite de la culture franco-ontarienne où le discours littéraire, en acquérant une nouvelle dimension, s'apparente à un engagement politique basé sur la solidarité des cultures minoritaires. Ainsi, grâce à l'institutionnalisation de différents organismes culturels, les artistes franco-ontariens bénéficient désormais d'un encadrement qui permet d'accroître considérablement la visibilité de la communauté en favorisant un espace propice à la création artistique. Pour Lacassagne, il est donc impératif pour ces institutions de revoir leur politique dans le but de retenir les jeunes, même si des défis liés à certains risques d'ordre financier demeurent omniprésents. À titre d'exemple, mentionnons la Place

¹ Lacassagne s'appuie sur le concept d'Édouard Glissant pour montrer qu'il existe de nombreuses langues françaises à l'opposé « d'un français standard » (p. 22).

des Arts qui, tout en assurant un « espace de travail » (p. 96) aux artistes, pourrait contribuer à générer des revenus afin d'assurer son autosuffisance, même si cela implique une réduction de l'apport financier du gouvernement. Mais, en dénonçant la politique du deux poids deux mesures que pratique le gouvernement fédéral dans plusieurs domaines par l'entremise de l'allocation de subventions, il est clair que cet essai milite en faveur d'un vent de changement qui donnerait un nouveau souffle à la communauté franco-ontarienne.

La troisième partie de l'ouvrage accorde une place prépondérante aux œuvres d'auteurs masculins (Jean Marc Dalpé et Daniel Aubin, entre autres). L'homme est rattaché à l'exploitation du territoire, alors que la femme, qui est « partout » (p. 99), est décrite comme étant dotée d'une très grande force. Toutefois, la représentation du cadre spatiotemporel, du « territoire », qui renvoie l'image d'un lieu « étouffant auquel on est enchaîné » (p. 181), est un autre élément passéiste dont Lacassagne pense qu'il faut se départir afin de pouvoir se tourner vers l'avenir. Ainsi, à l'opposé du territoire se trouve « l'espace » qui représente « l'infini » (p. 181), « synonyme de liberté de passage, d'errance, d'exil, de détournement et de retour » (p. 182). C'est dans cet espace que la nouvelle génération d'artistes franco-ontariens doit pouvoir collaborer avec l'Autre dans « une prise de parole renouvelée » (p. 182).

En constatant qu'il est certes difficile d'accorder une place à tous les écrivains de Sudbury dans un seul livre, la présence féminine aurait pu tout de même y être plus forte. Cette stratégie aurait permis de mettre en exergue des figures franco-ontariennes prééminentes dans le but de servir de repère à la nouvelle génération qui grandit dans ce contexte minoritaire. Toutefois, il faut reconnaître qu'Aurélie Lacassagne se démarque nettement en tant qu'auteure engagée. Elle parvient à cerner de manière réaliste les défis auxquels font face les Franco-Ontariens tout en les exhortant à ne plus se contenter de beaux discours qui ne contribuent aucunement à l'avancement de la communauté. Cet ouvrage, qui pourrait servir de référence majeure aux experts et aux étudiants de la condition minoritaire des Franco-Ontariens, demeure cependant difficilement accessible à un lectorat novice qui aurait du mal à saisir l'ampleur du débat dont il est question. Néanmoins, l'espoir, qui réside dans la capacité de la prise de parole ayant pour but de rallier la communauté franco-ontarienne multicolore et métissée sous le

sceau de l'unité dans la diversité, se trouve concrétisé par la publication même de cet ouvrage.

Sushma Dusowoth
Université de Waterloo

Serge Dupuis, *Plus peur de l'hiver que du Diable: une histoire des Canadiens français en Floride*, Sudbury, Éditions Prise de parole, coll. «Agora», 2016, 188 p.

Issu d'une thèse de maîtrise présentée à l'Université d'Ottawa portant sur Palm Beach, ce petit livre au titre évocateur constitue une brève synthèse de l'histoire de la Floride canadienne-française, voire francophone. Il se situe dans la foulée d'études récentes sur le sujet, dont celles de Rémi Tremblay (2006), de Célia Forget (2010), de Godefroy Desrosiers-Lauzon (2011), et d'Anne Gilbert, André Langlois et Rémi Tremblay (2011). Il s'en distingue toutefois par son ambition diachronique (quatre siècles), son inclusion des Franco-Floridiens d'origine franco-ontarienne et franco-américaine ainsi que par son inscription dans l'historiographie de l'Amérique française.

L'auteur a aménagé son ouvrage en cinq chapitres portant chacun sur une catégorie de résidents : les colons, les touristes, les immigrants, les hivernants, les descendants. Si cette catégorisation peut paraître quelque peu artificielle puisque, dans la réalité, ces cinq groupes de Canadiens français ne sont pas étanches, elle fonctionne assez bien. C'est que Dupuis fait ressortir de façon convaincante leurs caractéristiques respectives et n'hésite pas à les mettre en opposition, notamment les immigrants et les hivernants. Établis en permanence, les premiers sont d'abord venus en Floride comme touristes et y ont découvert des avantages économiques absents au Canada, dont un régime fiscal allégé. Soucieuse de s'intégrer, la majorité d'entre eux évolue à l'extérieur des réseaux institutionnels francophones. Cette situation contraste fortement avec celle des hivernants, qui vivent en petites colonies une partie de l'année pour éviter les hivers rigoureux au nord de la frontière canado-américaine ou en Nouvelle-Angleterre. S'agglomérant souvent dans des parcs de maisons mobiles, les hivernants continuent à « faire société » en socialisant dans des clubs et des associations. En dépit du fait que, à l'image des petits Canadas d'autrefois, ces enclaves sont le produit de chaînes migratoires formées dans le « Nord », Québécois, Franco-Ontariens et Franco-Américains